

De la traduisibilité et de l'intraduisibilité : Une approche linguistique de la traduction

Alain Flaubert Takam

Dalhousie University

[Si l'on part du fait que les langues sont « des systèmes clos ne connaissant que leur ordre propre » comme l'on définit les structuralistes, on se posera bien la question de savoir si le passage d'une langue à une autre peut aller de soi, si l'opération traduisante est vraiment possible. À cette question fondamentale, des réponses les plus variées sont proposées. Pour les plus optimistes, tout peut être traduit d'une langue à une autre. Il suffit seulement de savoir s'en prendre. Pour les plus pessimistes au contraire, les obstacles divers empêchent toute traduction ou mieux les multiples différences intra- et interlinguistiques finissent par convaincre de l'impossibilité théorique de la traduction. Il sera donc question dans cet article d'examiner les domaines dans lesquels la traduction est assez aisée et les domaines dans lesquels les difficultés de celle-ci semblent insurmontables. Enfin, nous tenterons de nous engager dans une troisième voie, celle de la traduisibilité relative, juste milieu entre la traduisibilité et l'intraduisibilité. Linguistique et traduction (1976) et Les Problèmes théoriques de la traduction (1963) de Georges Mounin donneront une base solide à notre article.]

If we look at languages as “closed systems that only respect their internal structures” as structuralists have defined them, we will not help asking whether the transfer of textual material from one language to another language is self-evident, whether translation is really possible. To this crucial question, various answers have been given. Those who are extremely optimistic believe that anything in language A can be translated into language B. It just suffices to know how to go about it. The extreme pessimists hold the opposite view: the numerous obstacles to such an exercise prevent effective translation to take place. We have in mind that languages are overwhelmingly different from one another and those differences are so many that we are almost convinced of the theoretical impossibility of faithful translation. Thus, in this paper, we will try to examine some aspects in which translation is quite obvious and those in

which translation difficulties seem to be insuperable. Finally, we will try to embark ourselves on a third possibility, that of relatively feasible translation, the happy medium between the two viewpoints mentioned above. Georges Mounin's Linguistique et traduction (1976) and Les Problèmes théoriques de la traduction (1963) will constitute a solid base of this paper.]

De la traduisibilité

Les définitions

Les différentes définitions de la traduction montrent que la possibilité d'établir des correspondances interlinguistiques entre les unités de deux langues données est réelle. On peut évoquer, à titre illustratif, quelques-unes d'entre elles. La traduction, selon W. Koeller (1972 : 69), est « une opération de transcodage ou de substitution au cours de laquelle les éléments A1, A2, A3... du système linguistique L1 sont remplacés par les éléments B1, B2, B3... du système linguistique L2 ». Catford (1965:20) propose une définition plus simple selon laquelle la traduction est « the replacement of textual material in one language (SL) by equivalent textual material in another language (TL) ». Mais la définition de Darbelnet (1977:7) nous semble la plus complète :

La traduction est l'opération qui consiste à faire passer d'une langue dans une autre tous les éléments de sens d'un passage et rien que ces éléments en s'assurant qu'ils conservent dans la langue d'arrivée leur importance relative ainsi que leur tonalité, et en tenant compte des différences entre les cultures auxquelles correspondent respectivement la langue de départ et la langue d'arrivée.

Nous constatons, en passant, que toutes les définitions dont nous avons fait mention sont des définitions linguistiques de la traduction. Les linguistes ont élaboré un cadre théorique de la traduction, laquelle devrait, selon eux, faire partie de la linguistique pour être plus pratique, plus réfléchie, en un mot plus scientifique.

La correspondance nom-chose

La correspondance nom-chose, qui émane de la théorie nomenclaturiste ou naturaliste de la langue, part du fait que les mots correspondent aux choses concrètes que tout le monde peut voir dans la

nature. La théorie nomenclaturiste cherche à établir le lien qu'entretiennent les mots et les choses. Par exemple, Platon, dans *Le Cratyle*, nous informe qu'une « juste dénomination existe naturellement pour chacun des êtres » et donc que les mots désignent des choses. Ainsi, un mot d'une langue donnée est approprié à la nature de l'objet qu'il désigne. Il nous dévoile ce qu'elle est, nous le fait connaître. Les mots sont donc faits pour nous instruire sur la réalité. En outre, les structures du langage, comme dit Mounin (1963: 41), “résulteraient donc plus ou moins directement des structures de l'univers (d'une part) et des structures universelles de l'esprit humain (d'autre part)”.

D'après ce type de correspondance, traduire devient donc une simple opération de transfert de sens par substitution de mots qui désignent dans l'autre langue des réalités que nous cherchons à rendre.

L'on constate, à partir de ce qui précède, que toutes les langues parlent du même univers et que les hommes en ont plus ou moins les mêmes expériences. Ainsi, chacune des expressions suivantes *What time is it?*, *Quelle heure est-il?* *Wie spät ist es?*, etc. produira la même réaction chez l'interlocuteur, lequel tirera sa montre de sa poche ou soulèvera son poignet pour lire l'heure. Dans ce sillage, nous dirons avec Mounin (1963: 75), que “la lumière est physiquement la même partout; que l'œil humain, d'autre part, reste le même sous toutes les latitudes et pour toutes les races.”

D'après cette façon de voir, on peut tout traduire et la difficulté de traduction, si et seulement si elle existe, sera imputée à l'incompétence du traducteur.

Les universaux du langage

Même si l'on admettait que des langues sont après tout différentes, on reconnaît aussi qu'elles partagent des universaux fondamentaux. Les universaux du langage sont des traits qui se retrouvent dans toutes les langues et peuvent donc faciliter la traduction. Mounin (1963) en distingue cinq.

Les universaux cosmogoniques

Les universaux cosmogoniques sont des traits qui sont communs du fait que tous les hommes vivent sur la même planète. Ce sont le froid, le chaud, la pluie, le vent, la terre, le ciel, la faune, la flore, le jour, la nuit, les cycles de végétation, etc. A partir de ces similarités, nous avons la signification référentielle de base qui est la même, les cadres de référence au monde extérieur [qui] sont les mêmes (Mounin 1963:197).

Les universaux biologiques

Martinet, cité par Mounin (*ibid.*) constate: « Comme tous les hommes habitent la même planète et ont en commun d'être hommes avec ce que cela comporte d'analogies physiologiques et psychologiques, on peut s'attendre à découvrir un certain parallélisme dans l'évolution de tous les idiomes ». On peut en citer le désir de manger, de boire, de dormir, la respiration, le sommeil, les excréments, la température, le sexe, etc. Tous « ces universaux, écrit-il, fournissent forcément des significations référentielles communes - si minima soent-elles - à tous les hommes, à toutes les langues » (P. 202).

Les universaux psychologiques

Serrus, cité par Mounin (1963: 203), écrit: « S'il y a quelques attitudes très générales communes à toutes les langues du monde, elles tiennent au type mental de l'espèce humaine et il faut en demander l'explication à la psychologie ». Il s'agit ici des données constantes, sensiblement les mêmes dans les langues. On peut les trouver dans des rêves et des pensées diverses.

Les universaux linguistiques

Ce sont les traits communs à toutes les langues du monde. Toutes les langues ont des phonèmes et/ou des morphèmes, montrent à la fois l'opposition et l'interdépendance entre le signifiant et le signifié, expriment une substance au moyen d'une forme, etc. Pour emprunter à Mounin (1963: 41), il semble bien que toutes les langues du monde désignent des êtres dans l'univers par des noms et des pronoms, des processus dans l'univers par les verbes, des qualités des êtres dans l'univers par des adjectifs, des qualités des processus et des qualifications des qualités elles-mêmes dans l'univers par des adverbes ; des relations logiques de dépendance, d'attribution, de temps, de lieu, de circonstance, de coordination, de subordination, soit entre les êtres, soit entre les processus, soit entre les deux, par les prépositions et les conjonctions ou ce qui en tient lieu dans ces langues. Dans les universaux linguistiques, nous pouvons parler des universaux sémantiques et des universaux syntaxiques.

Les universaux sémantiques sont des catégories sémantiques qui se retrouvent dans toutes les cultures et donc dans toutes les langues du monde. Nous pouvons mentionner l'exemple des couleurs. Il existe onze termes pour désigner les couleurs de base : le noir, le blanc, le rouge, le vert, le bleu, le jaune, le marron, le pourpre, le rose, l'orange et gris, classés par ordre d'importance. Toutes les langues n'ont certainement pas

toutes les onze couleurs, mais celle qui en ont deux ont les deux premières, celles qui en ont trois (comme beaucoup de langues africaines) ont les trois premières, etc.

Nous pouvons également donner l'exemple des pronoms. Il est clair que dans toutes les cultures il y a un mot pour désigner chacun des pronoms personnels suivants: *je, tu, il/elle, nous, vous, ils/elle* don't certains sont singuliers et d'autres pluriels. Certaines langues peuvent avoir plus ou moins de pronoms personnels, d'autres des pronoms dits inclusifs, etc. mais la réalité est que toutes ces langues utilisent des pronoms personnels.

Plus généralement, Anna Wierzbicka (1988) propose 61 primitives sémantiques, c'est-à-dire des mots qui exprimeraient toutes les idées de façon simple dans toutes les langues du monde. Quelques-uns d'entre eux sont : les substantifs [sic] (*je, tu/vous, quelqu'un, les gens, etc.*) ; les prédicats mentaux (*penser, connaître, vouloir, sentir, voir, entendre*) ; la parole (*dire, mot*) ; l'action, l'événement et le mouvement (*faire, arriver, bouger*) ; l'existence et la possession (*il y a, avoir*) ; la vie et la mort (*vie, mort*) ; le temps (*maintenant, avant, après, etc.*) ; l'espace, lieu (*ici, là, en haut, en bas, loin, etc.*) ; les concepts logiques (*peut-être, pouvoir, parce que, si*) ; l'intensificateur (*très*) ; l'augmentateur (*plus*) ; les qualificateurs (*un, deux, tout beaucoup, etc.*) ; les évaluateurs (*bon, mauvais*) ; les descripteurs (*grand, petit*) ; la taxonomie (*sorte de, partie de*) ; la similarité (*comme*) et les déterminatifs (*ceci, le même, l'autre*).

L'ordre syntaxique des mots, bien qu'il puisse être différente d'une langue à l'autre, a une constante dans la plupart de langues européennes : l'ordre SVC . En revanche, le japonais a un ordre différent : SCV, ainsi que la plupart des langues du Pacifique qui se structurent en VSC. Mais les linguistes, en général, distinguent deux ensembles d'ordre syntaxique de base à partir de la position du sujet dans la phrase : SVC, VSC, SCV d'une part et VCS, CVS, CSV d'autre part. Dans le premier cas, le sujet précède le complément et dans le second, il le suit. Cependant, les études linguistiques montrent que le sujet, dans la plupart des langues au monde, précèdent le complément dans une phrase basique c'est-à-dire une phrase en structure profonde. Cette règle est à peu près universelle.

Les universaux de culture

Aginsky et Aginsky, cités par Mounin (1963: 214), disent que « certains aspects des cultures, incluant le langage, la technologie, la religion, l'éducation, le pouvoir, se rencontrent dans toutes les cultures »,

sans oublier que beaucoup de détails comprenant « le feu, le levier, la lance, la numération, l'inceste, les tabous, etc. » (*ibid.*) sont eux aussi universels.

Ainsi, l'existence de tous ces universaux permet de constater que les langues ont beaucoup de références et des dénnotations communes, ce qui *a priori* « permet le passage de toute langue en toute langue » (Mounin, 1963: 222), d'où la traduction, d'où la traduisibilité. Mais allons-nous conclure que le passage d'une langue à une autre va de soi et que toutes les langues sont des nomenclatures pures et simples ?

De l'intraduisibilité

Malgré l'optimisme tous azimuts que nous avons noté plus haut, une autre tendance, à la tête de laquelle on trouve essentiellement les traducteurs, nous font savoir que la traduction en tant que telle ne va pas de soi. Ils ne sont pas rares, ceux qui pensent que la traduction est même impossible. Elle serait impossible en raison des divergences lexicales, syntaxiques, sémantiques, culturelles qui existent entre les langues. L'absence de correspondance interlinguistique est un indice de l'impossibilité de traduire. Les obstacles à la traduction sont tout simplement très nombreux.

Les théories néo-humboldtiennes sur les langues comme “visions du monde”

Les théories humboldtiennes et néo-humboldtiennes découlent du fait que chaque langue renferme une analyse du monde extérieur qui lui est propre et qui diffère de toutes les autres langues. La langue devient donc l'expression de la façon donc un sujet parlant perçoit le monde, le comprend et l'interprète. Par exemple, bien que le terme *chien* existe sans doute dans toutes les langues, il n'a pas tout à fait le même sens partout. Quand un Africain désigne cet animal en sa langue, cela n'a pas les mêmes nuances de sens qu'un Anglais qui prononce le même mot pour désigner le même animal. Cet exemple a été longuement cité dans la littérature de la sociolinguistique. Par exemple, Adjere et Afolayan, cités par Platt *et al.* (1984 : 116), ont fait les commentaires suivants à propos de la déclaration d'un dresseur de chiens anglais, déclaration faite lors d'une émission à la British Broadcasting Corporation : « *You must exercise your dog* » :

If such a programme were to be screened on NTA Ibadan, Oyo State, Nigeria, the majority of the viewers would think that the speaker is sick in the head. It would be argued that anybody who has so much free time as to be exercising dogs should be better employed digging holes and filling them up again.

Mounin (1963: 46), pour sa part, écrit:

Le "chien" recevra une description sémantique tout à fait différente chez les Eskimos, où il est surtout un animal de trait, chez les Parses, où il est animal sacré, dans telle société hindoue, où il est reprouvé comme paria, et dans nos sociétés occidentales dans lesquelles il est surtout l'animal domestique, dressé pour la chasse ou la vigilance .

Pire, dans la même langue, parlée par des locuteurs appartenant à des cultures différentes, il est possible que les mêmes mots n'aient pas toujours le même sens. L'Africain qui utilise le mot *chien* ne l'utilise pas dans le même sens que le Français ou le Belge. À partir de cela, la traduction d'une langue en une autre n'est plus matériellement possible, au sens strict du mot, car on traduira par exemple le terme *chien* en hindi ou en swahili ou en inuktitut, mais il ne s'agira jamais du même chien. On peut d'ailleurs affirmer que le sens universel n'existe pas.

La multiplicité des civilisations

Dans le sillage de ce qui précède, nous pouvons dire avec Darbelnet (1977: 7) que « toute langue naturelle est liée à une culture » dont elle est le véhicule. Les civilisations sont si différentes qu'on aurait pas tort de dire que chacune d'elle est un monde à part. Il serait donc difficile que tous ces mondes si hétérogènes puissent se comprendre entièrement sans une certaine initiation.

En plus, certains éléments d'une culture peuvent ne pas exister dans une autre, ce qui ajouterait à la difficulté de traduction en utilisant les langues qui véhiculent ces cultures. Mounin (1963: 61) cite l'exemple d'un père anglais qui embrasse sa fille sur les lèvres au retour d'un long voyage et ajoute qu'il le fait parce que c'est leur tradition. Ainsi, une phrase anglaise telle que *She kissed her daughter on the mouth* ne peut raisonnablement pas se rendre en français par *Il embrassa sa fille sur la bouche/sur les lèvres*. Une telle phrase serait une hérésie sociale et comportementale dans la culture française. Pour garder l'idée de tendresse qui est contenue dans la phrase anglaise, il serait plus décent de traduire cette phrase par *Il embrassa tendrement sa fille*. Cette traduction, bien

qu'elle soit satisfaisante, perd la coloration culturelle qui est visible dans la phrase originale. Cela n'est-il pas une preuve d'une impossibilité de la traduction absolument fidèle ? C'est à ce niveau qu'il devient évident que la traduction est une recreation constante, loin des postulats simplistes des linguistes. En effet, comme le disait fort à propos un traducteur chinois, « Les traductions sont comme les femmes : quand elles sont belles, elles ne sont pas fidèles ; et quand elles sont fidèles, elles ne sont pas belles ». Ce point de vue s'applique particulièrement bien dans la traduction littéraire.

L'intraduisibilité littéraire

Nous postulons qu'il est impossible de traduire fidèlement un texte littéraire, surtout la poésie car chaque morceau de littérature est un ensemble d'effusions sentimentales de son auteur. Ceci vient s'ajouter à la traduction interpersonnelle qui est déjà suffisamment compliquée. L'on rappelle, à la suite de Mounin (1976:26), que chaque mot n'est, pour chaque homme, « que la somme de son expérience personnelle et subjective, sur l'objet désigné par ce mot » et que « deux hommes n'ont jamais la même image mentale d'un mot ». Il serait donc simplement une vue de l'esprit que de croire qu'un texte littéraire peut se traduire sans qu'il y ait perte. Est-il possible d'être fidèle à la fois au texte, à la langue, à la poésie et au génie ? Il serait réaliste de répondre à cette question par la négative. Comment en effet traduire dans une autre langue les sifflantes dans le célèbre vers de Racine: « Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur nos têtes »? (*Andromaque*) ou l'effet de l'alliteration en [t] dans le virelangue « Ton thé t'a-t-il ôté ta toux »? Mounin (1976: 15), évoquant les termes de Valéry, pense que la traduction poétique est « une mise en prose qui devient une mise en bière ».

En réalité, « la traduction littéraire n'est pas une opération linguistique, c'est une opération littéraire » (Cary, cité par Mounin 1963 : 13). Dans le même ordre d'idées, on dira que la traduction poétique est une opération poétique, que « pour traduire les poètes, il faut se montrer poète », pour traduire une pièce de théâtre, il faut se montrer dramaturge (*ibid.*). Toutes ces opérations, il faut se le dire, sont des opérations de création et non des opérations de linguistique, des opérations artistiques et non des opérations scientifiques.

L'intraduisibilité des messages publicitaires

Dans le sillage des textes littéraires, il est également difficile, voire impossible de rendre entièrement dans une autre langue un message

publicitaire. Un message comme « Tuborg, tout tourne bien » se traduira certainement avec des pertes. Par exemple, au Cameroun, la traduction suivante est proposée : « Tuborg, everything is all right ». Et là, nous perdons l'allitération en [t] qui est dans la version française. Des voix s'élèvent de plus en plus pour rappeler que la traduction publicitaire est un cas particulier, car la langue, mais aussi bien que la culture du consommateur, sont en jeu. Et c'est là l'une des plus grandes spécificités de la traduction publicitaire. Guidère et Lugrin, dans le même sillage, soutiennent que le traducteur doit

non seulement traduire, mais aussi adapter le message publicitaire au contexte socioculturel dans lequel il devra pouvoir prendre place. Contrairement à nombre d'autres champs d'applications de la traduction, la traduction publicitaire doit non seulement s'adapter aux sensibilités d'une cible qui diffère d'un lieu à l'autre, mais aussi composer avec l'image, et avec les liens étroits qu'elle tisse avec cette dernière.

Il va sans dire que toute cette particularité rend ce genre de traduction compliquée et même impossible, car le traducteur dans ce cas de figure, devient un artiste qui recrée et reconstruit le message, l'embellit et l'adapte selon les publics et selon les goûts.

Devant ces multiples obstacles liés aux systèmes linguistiques et aux civilisations, devons-nous nous laisser aller au désespoir et conclure que rien n'est traduisible, que la traduction n'est pas possible?

La traduisibilité relative

Les problèmes linguistiques, littéraires et culturels peuvent se résoudre, non pas de façon toujours très satisfaisante, mais au moins de façon à essayer de rendre le message. C'est à ce niveau que le traducteur fait appel aux procédés techniques de traduction tels que mis sur pied par Vinay et Darbelnet (1958) allant de l'emprunt à l'adaptation. Tout au long de leur livre *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, les auteurs, tout en reconnaissant les différences notables entre les langues, utilisent un nombre varié d'exemples pour traduire toutes ces prétendues difficultés. Ils démontrent que l'emprunt, le calque, la transposition, la modulation, l'équivalence, l'adaptation sont autant de solutions aux problèmes de la traduction.

Nous avons dit qu'il n'y a pas de traduction fidèle possible d'un poème. Mais la traduction devrait être fidèle à quoi, à la versification, à la métrique, à la rythmique ou simplement au message du poète ? Doit-on dire que ceux qui n'ont pas lu Shakespeare en anglais ne savent rien de ce génie? Le traducteur n'est pas obligé de rendre tout le vocabulaire, toute la syntaxe, toute la prosodie et tous les effets phoniques de l'original. Il peut se limiter à

découvrir ce qui est esthétiquement ou poétiquement pertinent dans ce poème, les signifiants (lexicaux, syntaxiques, phoniques, rythmiques, etc.) qui véhiculent les signifiés poétiques, et eux seuls. Traduire devient alors la recréation de formes semblables ou différentes [...] qui auront la même fonction poétique [...] que l'original (Mounin 1976 : 95).

En outre, dire que la traduction est impossible c'est supposer que les langues constituent un bloc monolithiques et impénétrables, ce qui n'est peut-être pas faux. Mais il faudrait garder en esprit que ce ne sont pas des langues que l'on traduit, mais plutôt des messages contenus dans ces langues. A partir de cela, l'on se rend compte que même les traits culturels ne sont intraduisibles que d'apparence. La plupart des langues africaines n'ont aucun terme pour désigner la *neige* parce qu'elle n'existe pas dans ces cultures, mais doit-on conclure que l'expression *blanc comme la neige* est intraduisible dans ces langues? Que non. Chacune de ces langues a des moyens clairs pour exprimer la blancheur éclatante, comparable à celle de la neige, en puisant dans ses propres ressources culturelles. Par exemple, cette expression *blanc comme la neige* est traduite en *nghom a la'* [sic] , langue parlée à l'ouest du Cameroun par l'expression figée « fôk gə pùm » (Mboudjeke Nzale, 2005).

En plus, il n'y a aucun mal, par exemple, à exprimer la distance en *kilomètres* par la distance en *miles*, la contenance en *tonneau* par la contenance en *gallons*, la taille en *mètre* par la taille en *feet*, le poids en *kilogrammes* par le poids en *pounds*, etc. selon que l'on soit de l'un ou de l'autre côté de la Manche. Bref, en ajoutant la coloration locale au texte traduit, nous ne perdons pas du tout le message. Tout dépend sans doute de la fonction et de l'objectif que nous voulons assigner à notre traduction.

Donc, il y a toujours un moyen de rendre des messages dans d'autres langues, même si ce n'est pas de la façon la plus satisfaisante du monde. Mais doit-on alors dire que tout est redevenu traduisible?

Conclusion

Nous avons démontré dans un premier temps qu'on peut communiquer tout type de message dans n'importe quelle langue parce que toutes les langues du monde partagent des traits communs, des universaux divers. Dans un deuxième temps, nous avons démontré qu'on peut ne rien communiquer dans aucune langue à cause des divergences culturelles et linguistiques de toutes sortes. Nous avons parlé dans un troisième temps d'un juste milieu, de la traduction comme une activité relativement possible. En effet, il y a tellement d'obstacles à la traduction qu'il serait chimérique de penser à une traduction absolument fidèle. Cependant, il faut se dire que l'on peut communiquer quelque chose en toute langue, en se servant des différents procédés de traduction, parfois même en recréant, comme c'est le cas dans les textes littéraires et publicitaires. Les traductologues parlent de plus en plus de *degré de traduisibilité* « qui part de l'idée que tous les textes ne présentent pas le même niveau de résistance à la traduction » (Mboudjeke Nzale, 2005). Donc en gros, la traduction est belle et bien possible. Il faut seulement savoir comment s'en prendre, en appliquant à la fois la rigueur scientifique et la flexibilité artistique.

BIBLIOGRAPHIE

- Catford, John C. (1965) *A Linguistic Theory of Translation*. London: Allen.
- Darbelnet, Jean (1977) « Niveaux de traduction ». *Babel*, vol xxiii 1, 6-17.
- Guidère, Mathieu et Gilles Lugin (2002) « La traduction publicitaire et ses perspectives d'avenir ». *Hieronymus - Organe officiel de l'Association suisse des traducteurs, terminologues et interprètes*, n° 02/2002.

<http://www.comanalysis.ch/ComAnalysis/Publication52.htm>. Consulté le 10 avril 2006.

Koeller, Warner (1972) *Grundprobleme der Übersetzungstheorie. Unter besondere Berücksichtigung swedisch-deutscher Übersetzungsfälle*. Bern: Francke.

Mboudjeke Nzale, Jean-Guy. (2005) *Critique des prémisses et implications théoriques d'une définition linguistique de la traduction*. Dalhousie University (Inédit).

Mounin, Georges (1976) *Linguistique et traduction*. Bruxelles: Dessart et Mardaga.

—, (1963) *Les Problèmes théoriques de la traduction*. Paris: Gallimar

Platt, John, Heidi Weber et Mian Ho Lian (1984) *New Englishes*. London : Routledge and Kegan Paul.

Vinay, Jean-Paul et Jean Darbelnet (1958) *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Paris: Marcel Didier.

Wierzbicka, Anna (1988) *The Semantics of Grammar*. Amsterdam/ Philadelphia: Benjamins.